

LE SANG DES PIRATES

© Démiurge Éditions, 2022

ISBN : 978-2-9583442-1-4

Dépôt légal : juin 2022

Illustration de couverture : Emma Bzeznik

Image : The Explosion of Gunboat nr 2, under Command of Jan van Speijk, off Antwerp, 5 February 1831. Date: 1832. Institution: Rijksmuseum. Provider: Rijksmuseum. Providing Country: Netherlands. Public Domain

Site : www.demiurge-editions.com

Contact : editionsdemiurge@gmail.com

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans l'autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris. Toute reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Emma Bzeznik, 2022

Tous droits réservés pour tous pays

EMMA BZEZNIK

LE SANG
DES
PIRATES

PARTIE II

DÉMIURGE
ÉDITIONS

Cette histoire comporte des scènes aux contenus sensibles.
Vous pouvez consulter le détail à la toute fin de l'ouvrage.

Pour Nant'aa, forcément.

CAROLINE

Charles Town

FLORIDE

Nassau

Abaco Island

Long Island

Crooked Island

Inagua

La Havane Matanzas

CUBA

L'île de la tortue

Hispaniola

Navassa Island

Îles caïmans

JAMAÏQUE

Spanish Town

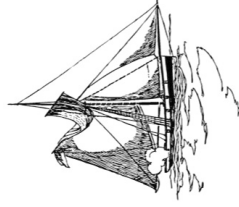
Saint-Barthélemy

San Juan

BAHAMAS, 1718

NAVIRES AU XVIII^e SIÈCLE

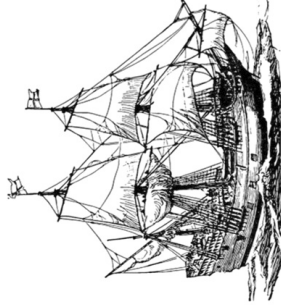
SLOOP



Longueur 26m
Largeur 8,5m

10-18 canons

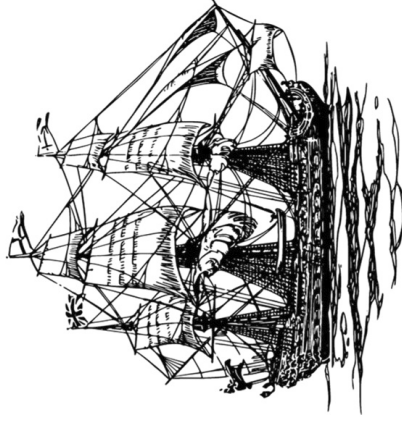
BRICK & BRIGANTIN



Longueur 50m
Largeur 11m

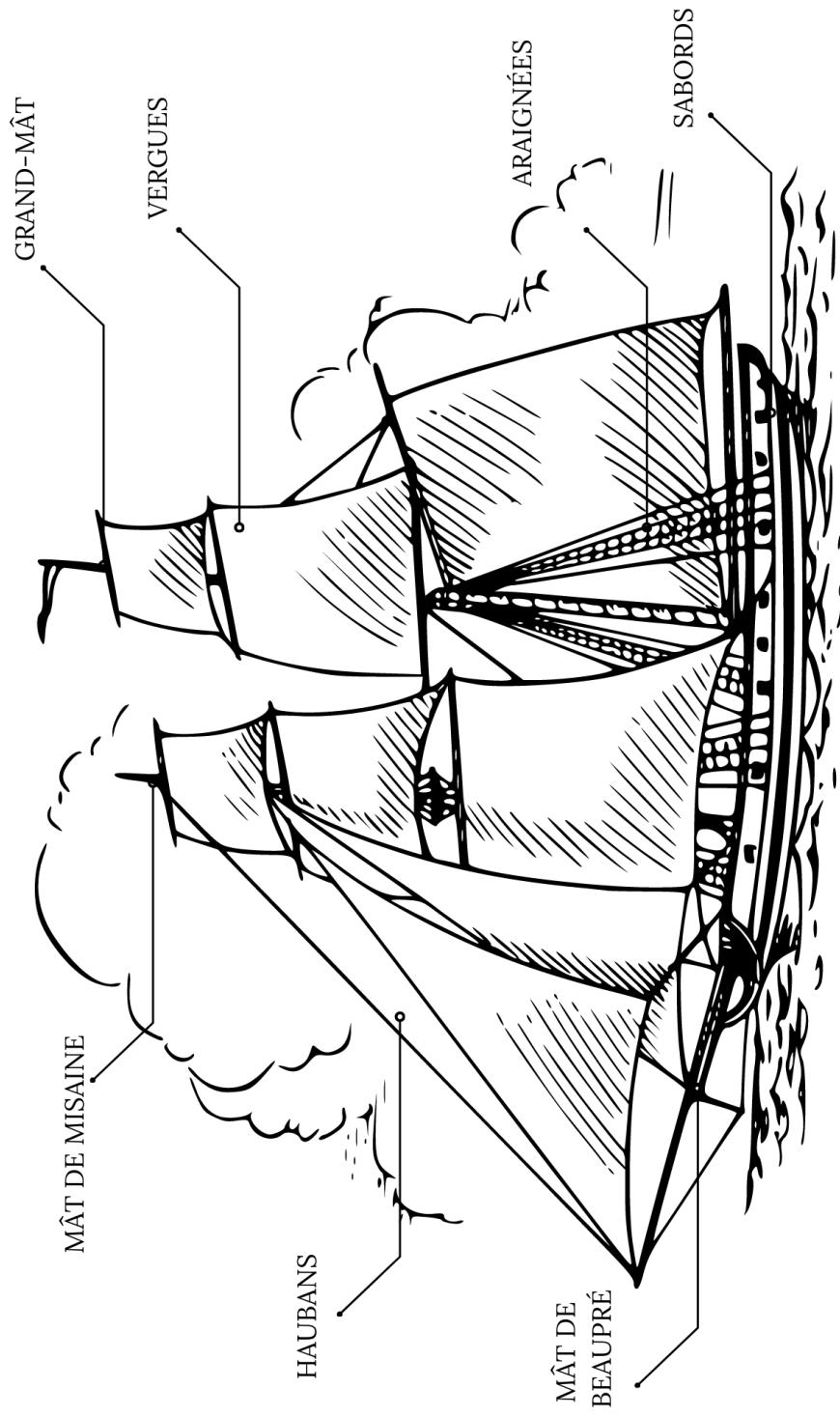
20 canons

GALION & FRÉGATE



Longueur 45m
Largeur 15m

32-44 canons



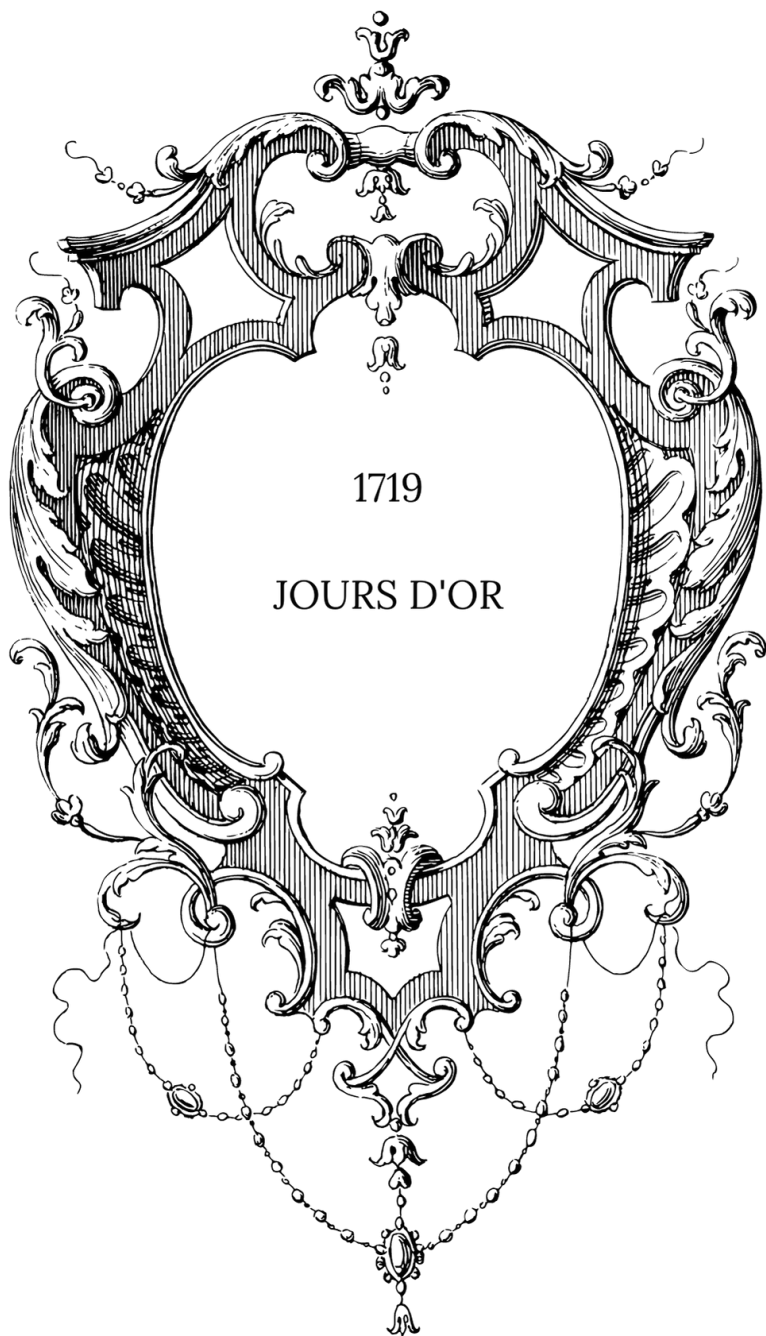
Mes personnages me pardonneront, je les ai piratés.

Cette histoire est inspirée de faits historiques auxquels elle se veut fidèle. Notamment, les dates écrites en entier (avec le jour, le mois et l'année) sont véritables.

L'action et les dialogues sont le fruit de l'imagination de l'autrice et ne doivent pas être considérés comme réels. Si certains personnages ont réellement existé, les situations, péripéties et dialogues qui leur sont attribués sont entièrement fictionnels et ne changent pas la nature entièrement fictionnelle de l'œuvre.

Une liste des personnages est disponible pages 435-436 ainsi qu'une liste des grades de l'époque page 437.

Vous trouverez également une bibliographie en fin d'ouvrage.



1719

JOURS D'OR



LE PARDON

Mai 1719

L'eau s'éclaircissait un peu plus à chaque nœud. On était au début de l'été, mais il fallait le savoir pour y croire : une brume épaisse s'était levée, épaississant les alentours. C'était mauvais pour leurs affaires. Aller naviguer par ce temps dans les hauts-fonds, c'était la mort assurée. Jack sentit son estomac se soulever et eut bientôt la sensation de flotter dans son propre corps.

Un regard accrocha le sien, là, dans l'eau, juste en dessous du bastingage. Le navire pouvait bien s'écraser contre un éclat rocheux ou un banc de sable, plus rien ne comptait désormais que ces yeux flamboyants de haine. L'air devint moite.

Dix pieds en dessous de lui, Vane le tuait du regard. Son menton mal rasé émergeant de l'eau claire, il gargouilla : « La ferme, capitaine. » avant de s'enfoncer dans les profondeurs, jusqu'à disparaître complètement.

– Cap'taine ? Cap'taine, vous êtes là ?

La voix de Turnley le fit émerger, et il sursauta avant de basculer en arrière. N'eut que le temps de mouliner dans le

vide avant que le sol ne se précipite à sa rencontre dans un douloureux craquement.

– J'arrive, grogna t-il sans bouger.

Il roula sur le dos et inspira l'air humide. La lumière chaude du petit jour filtrait à travers les deux petites lucarnes. La cabine, il était dans la cabine aux cartes. Comme chaque soir, il s'était enfermé pour réfléchir à leur prochaine destination... Et avait fini par s'endormir à la grande table, penché sur la carte des principales îles du nord. Rentrer à Nassau, rejoindre Teach à Saint-Barthélémy ? Quel itinéraire emprunter pour contourner les Tuniques rouges et jaunes qui sillonnaient les eaux ?

Le mal de crâne qui l'avait terrassé hier revint à la charge. Jack frissonna au souvenir de son rêve et ferma les yeux pour gommer Vane de son esprit. Il avait laissé son ancien compagnon sur l'île d'Abaco, peuplée presque uniquement de cocotiers. Comme le voulait la coutume, on l'avait assommé puis on avait disposé près de lui un fusil avec quelques balles et une gourde d'eau douce déjà chaude. Il pouvait toujours s'en tirer, si quelque navire marchand passait par là pour caréner...

C'était il y a cinq mois.

Les hommes avaient d'abord opté pour Little Inagua, la plus grande île inhabitée des Bahamas, où Vane avait toutes les chances de se perdre. Mais Jack la jugea trop proche de Great Inagua, regorgeant de pirates et de vivres... Abaco était perdue parmi un chapelet d'îles minuscules et désertes, ce qui réduisait les chances de voir apparaître un navire sur sa plage. C'était un sort cruel pour un homme cruel. S'il voulait s'en tirer, Vane devrait ruser pour séduire un marchand... S'il ne sombrait pas dans la folie avant. D'où le fusil chargé.

Jack secoua la tête et se redressa lentement. Quelque chose, coincé sous son genou, lui fit un mal de chien : sa pipe à opium, sans doute tombée de ses doigts alors qu'il somnait dans le sommeil. Des volutes de fumée blanche opacifiaient encore la pièce. Jack se hâta d'ouvrir les lucarnes, espérant que le vent dissiperait vite les vapeurs.

Il fallait oublier Vane : pour l'équipage, il était comme mort : cinq mois en mer étaient comme cinq ans sur terre.

- Cap'taine ? Vous êtes vivant ?

- Oui, Turnley. J'arrive.

Jack ramassa son gilet de calicot qui traînait et l'enfila par-dessus sa chemise. Reboutonna son pantalon de toile, attrapa son ceinturon et glissa son pistolet dans le holster. Ouvrit la porte en plissant les yeux sous la lumière du soleil levant.

Son second l'attendait avec un sourire, guilleret d'exercer ses nouvelles fonctions.

- On a dépassé Eleuthera il y a une heure, cap'taine. Est-ce qu'on va toujours à Nassau ?

Jack cligna des yeux. Avait-il donné l'ordre de voguer jusqu'à New Providence, hier ? Il n'en n'avait pas souvenir. Néanmoins, puisqu'ils s'étaient déplacés jusqu'à Abaco...

- Les Anglais sillonnent ces eaux, reprit-il en s'éclaircissant la voix. On devrait passer par...

Il s'interrompit, prenant soudain conscience du danger. Leur navire n'était autre que le *Ranger*, le navire de Charles Vane. Si le gouverneur leur en voulait toujours pour le brûlot, il devait les rechercher.

Continuer ainsi était dangereux, mais seuls, ils ne pourraient rien accomplir. Si Teach avait l'intention de se retirer, Jack devait trouver d'autres alliés pour lutter contre l'oppression des Rouges. Or, tous les pirates étaient à Nassau, fut-elle occupée par des agents du roi. Accepter le

pardon royal était encore leur meilleure chance de survie, le temps de trouver des alliés...

Un beau guêpier que voilà, se félicita Jack. À peine capitaine, il menait son équipage dans le nid de l'ennemi. Mais, en dépit de sa bêtise, il devait se faire confiance. Il avait appris à suivre son instinct aussi bien que les ordres, et la fin de l'année l'amenait à Nassau. D'ordinaire, à cette période, de nombreux équipages rentraient à bon port pour y passer l'hiver : la plupart des marins rechignaient à prendre la mer lorsqu'il faisait froid, de même que quand on était dimanche. Ça porte malheur, disaient-ils... Malheur ou non, Jack se plierait à la volonté de son équipage. S'il était coincé à Nassau pour l'hiver, il aurait le temps de trouver de nouveaux pirates prêts à suivre son commandement – et il pouvait dire adieu aux mécontents de sa promotion.

– Réunis l'équipage, Turnley. J'ai un vote à proposer.

Du haut du faux-pont, Jack contemplait ses gens. Allaient-ils le suivre même dans ce guêpier ? Les regards étaient curieux, affolés, distraits, mais pas hostiles.

– Qui pour passer l'hiver à Nassau ?

Sa question souleva une vague de soulagement. Il perçut les sourires au coin des lèvres, les poitrines expirer. Si la disparition de Vane avait revigoré l'équipage, ses longs mois de tyrannie avaient émoussé la volonté des hommes, et nombreux étaient ceux qui aspiraient à une retraite saisonnière.

– Vous devrez accepter l'amnistie, prévint Jack. Nous ne serons pas les bienvenus, car ils redoutent l'équipage de Vane. Nous plierons le genou pour cette fois, mais c'est avec mépris et non abnégation que nous le ferons. Rappelez-vous votre contrat : nous sommes un seul et même équipage. Aucun de nous ne trahira l'autre.

Une majorité de mains s'éleva, suivie d'une vague d'approbation. Jack se tourna vers son second.

– On va contourner l'île jusqu'à la baie. Avec un peu de chance, on ne se fera pas prendre avant d'arriver. Il faut qu'on retourne à Nassau de nous-mêmes, comme il a toujours été.

– Affalez les voiles, cap sud-ouest !

La foule se dissipa et le navire s'ébranla. Les hommes redoublaient d'efforts et d'énergie, animés par l'envie d'arriver rapidement. Jack, lui, ne savait comment réagir. L'appréhension lui tordait le ventre : Nassau aura changé, mais à quel point ?

Le soir tombait sur les contours de New Providence. L'hiver approchant rendait les nuits froides et humides, et plus d'un redoutait une tempête avant d'arriver à bon port. Un vent violent secouait les voiles, et il fallut ferler la plus petite pour ne pas se fracasser contre les rochers bordant l'entrée de la baie. Le vent forçait encore quand le *Ranger* entra dans le port, le poussant presque sur un navire de la Royal Navy, un sloop répondant au doux nom de *Shark*. Woodes Rogers avait lancé ce dernier à leurs trousses, quelques mois plus tôt, après leur fuite. Jack frissonna en se maudissant de se jeter ainsi dans la gueule du loup.

Sous l'oeil hostile des gardes postés tout le long du ponton, on amarra le *Ranger*, défit les filins, ferla les voiles. Paré pour une attente de quelques mois, le brigantin avait moins fière allure : sa coque éraflée détonnait parmi les navires royaux. En descendant sur le pont avec un sac de jute rempli de cartes et de vêtements, Jack nota que le nombre de petits navires avait baissé. Et pour cause : la plupart des pirates étant revenus à leur première activité de pêcheur, les sloops restants avaient été réquisitionnés

par l'armée. Il reconnut des navires, rénovés aux couleurs de la Grande-Bretagne, sans trouver leurs anciens capitaines. Le port était désert de vie : seuls les Tuniques rouges, raides comme des piquets, ponctuaient le ponton qui menait à l'entrée.

Jack laissa ses hommes se présenter aux portes, où une petite table avait été dressée, et sur cette table était accoudé un officier emperruqué qui apostropha Turnley pour lui demander son nom. L'amnistie.

L'attente fut longue. Jack eut tout le loisir de détailler les alentours à la recherche de quelque visage familier, mais aucun ne se dessina sous la lueur des torches. Les ombres envahissaient le ponton à mesure que la file avançait, et le vent redoubla de force, si bien que Jack ôta son chapeau pour le porter à la main. De toute façon, il n'aurait sans doute plus lieu de le porter avant le printemps... Si printemps il y avait. L'appréhension s'était muée en peur : et si on le rendait coupable des crimes de Vane ? En l'absence du capitaine tant recherché, ne pendrait-on pas son second ?

– Suivant.

Il inspira profondément. L'officier portait la perruque à la mode, longue et bouclée à l'anglaise, aussi blanche qu'un cul de nonne, et qui lui donnait des airs de vieux sur son visage lisse. Jack expira, songeant qu'il n'aurait pas refusé une bouffée d'opium.

– Votre nom ?

– Rackham, Jack. Enfin, John.

L'officier lui lança un drôle de regard.

– C'est Jack ou John ?

– John.

Il gratta son nom du bout de sa plume sur un parchemin très fin. Du papier, du vrai papier, à Nassau !

- Vous occupiez quel poste et sur quel bateau ?
- Navire, grinça Jack. Sur le navire *Ranger*, le brigantin amarré là-bas. Je suis... J'étais capitaine.

Il laissa choir son tricorne noir au bout de ses doigts. Renoncer à son statut au bout de cinq petits mois, ça laissait un goût amer dans la gorge.

- Vous êtes en retard, monsieur Rackham. Le pardon est accordé pour tout sujet se présentant avant le 5 septembre 1718... Et n'absout des crimes commis avant le 5 du mois de janvier.

Jack s'humecta les lèvres. L'officier le glaça du regard.

- Vous pourriez peut-être...

- Épargnez-moi votre bagou, monsieur Rackham, vous n'êtes pas en position de négocier. Heureusement pour vous, notre bon gouverneur a prolongé l'amnistie jusqu'à la fin de cette année. Grâce lui soit rendue, à lui et à notre bon roi. N'est-ce pas ?

- Oui, souffla Jack. Assurément.

L'officier le toisa longuement. Le vent plia la feuille sous son poing.

- Vous devrez travailler pour gagner votre pain, monsieur Rackham. Nous cherchons encore des planteurs pour tenir les champs de coton ainsi que des pêcheurs... Mais votre grade de capitaine vous permettrait de prétendre à un poste plus noble, comme marchand ou chasseur.

- Chasseur ?

- De pirates, monsieur Rackham. Votre expérience parmi les rebelles est fortement valorisée par notre bon gouverneur. Passez donc à la salle d'audience pour présenter votre candidature.

Il fourra le papier dans la main de Jack sans que celui-ci ne s'en rende compte. Chasser des pirates pour le compte

du gouverneur ? Les hommes n'avaient-ils donc plus aucun honneur ?

– Bienvenue à la Nouvelle Nassau, monsieur Rackham.

En trébuchant sur le sable trempé, Jack eut la certitude de s'être donné au loup sur un plateau d'argent. Qu'est-ce qui lui avait pris, de s'offrir ainsi au gouverneur ? Lui qui avait toujours misé sur la prudence... Quel sot il faisait. Il doutait que ce bout de papier coincé dans sa poche ne le protège des réprimandes.

Ses yeux tombèrent plusieurs fois sur son nom, ainsi que sur celui de Vane, le long du chemin qui s'enfonçait dans la ville. Des portraits au fusain voulus fidèles à la réalité parachevaient l'ironie de la situation : on le dépeignait rond de visage et le cheveu plus court, alors que son corps amaigri peinait à se remettre du régime de biscuit de mer. Ses cheveux blondis par le soleil tiraient sur le brun aux racines, mais celles-ci étaient invisibles tant qu'il portait le bandeau des marins par-dessous son chapeau.

Jack dépassa un garde en faisant taire ses tripes froissées. Jamais il n'aurait songé approcher une Tunique rouge d'aussi près : il lui sembla, pendant un instant, qu'il flottait encore dans les vapeurs d'opium et que Turnley le réveillerait très bientôt.

S'efforçant de regarder devant lui, il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil au garde, et surtout au mousquet qu'il tenait de ses deux bras, le creux du coude soutenant la crosse, bien rangée, comme on tiendrait une mandoline. Malgré lui, il retint son souffle alors qu'il passait devant le regard inexpressif du Rouge, et accéléra le pas.

– Monsieur.

Ça y est, il était fait. Le garde réitéra son ordre sur le même ton, sans équivoque, tandis que Jack s'était figé et hésitait entre fuir et obtempérer. Quelle chance avait-il de

se cacher, dans cette termitière ? Du peu de regards qu'il avait croisés, aucun n'était plus chaleureux qu'une douche froide. Il voyait déjà son corps se balancer au bout de la corde, celle-là même qu'il apercevait en haut de la colline, et personne pour le pleurer...

- Monsieur, veuillez accélérer le pas. Le couvre-feu commence dans une heure. Et faites-moi le plaisir de changer ces vêtements : ils sont de très mauvais goût.

Le soulagement, d'abord, puis le dégoût. Un couvre-feu à huit heures du soir ? Ses vêtements, de mauvais goût ? Piqué au vif, il résista à l'envie de répondre et, écoutant ses tripes confuses, salua le Rouge avec une révérence exagérée.

- Tu devrais voir ta gueule, maugréa Jack en reprenant sa route.

On lui disait souvent qu'il s'habillait comme une Miss Nany, et qu'il était coquet comme une femme. Son gilet de calicot rouge, qu'il portait de jour comme de nuit par-dessus une chemise de travail, lui avait toujours valu des coups d'œil outrés, mais lui s'en amusait. Se voir ainsi rabaissé par une Tunique rouge, en revanche, n'avait rien de drôle. Il était mieux vêtu que la plupart des marins et en cela, dérogeait à la règle... A peine arrivé ici, on exigeait de lui qu'il renonce à bien s'habiller et qu'il revête l'uniforme des esclaves du gouverneur.

Alors que, le nez rivé sur ses pieds, il ressassait sa colère, il percuta une forme imposante qui le repoussa brutalement. Il pivota et, la main sur le pistolet, fit face à l'inconnu. Un grand homme le toisait, large comme un cheval, le regard noir. Il disait quelque chose à Jack - on n'oubliait pas comme ça un homme si imposant - sans qu'il parvienne à retrouver son nom. Le pourpoint à manches

frissonnantes, son pantalon d'équitation et ses bottes cirées laissaient entendre que Monsieur était important.

Jack s'excusa sans ôter sa main du holster. L'autre fronça les sourcils et le dévisagea.

– Sale journée, gamin ?

Les ridicules qui entouraient ses yeux lui donnaient la quarantaine. Impossible d'en savoir plus au vu de la perruque immaculée qui lui mangeait les cheveux, une de ces coiffures toutes faites à queue de cheval qui perdaient l'âge d'un homme. L'éclat dans ses yeux plissés, en revanche, ne laissait aucun doute quant à sa contrariété.

– On peut dire ça, ouais, lâcha Jack en laissant choir sa main.

Le poing jaillit de nulle part, lui creusant la joue jusqu'à le faire tomber. Un bruit de contrition suivi d'une vague de douleur l'avertit que son nez avait morflé. A genoux dans la boue, il pressa son pouce contre son nez et tenta de se relever.

– Pas si vite, gamin.

– Je crois qu'il a eu sa dose, souffla une voix féminine derrière son agresseur. Laissons-le et rentrons.

– Ne soyez pas si pressée, jeune dame. Il faut tout apprendre à ces blancs-becs...

Il attendit néanmoins que Jack se relève, chancelant. Sa vision, obscurcie par les ombres qui jouaient avec les feux des torches, se braqua sur le visage de la montagne vivante. Une fine silhouette, s'effaçant presque derrière le colosse, se dessina alors en périphérique de sa vision, et il aperçut une tignasse rousse flamboyante sous la lumière rouge. Elle aussi, lui disait quelque chose.

Sa joue lui faisait mal et pompait vite le sang de sa tête. Il bouillonnait intérieurement : il avait toujours été mauvais en combat rapproché, aussi misait-il sur son bagou pour

sauver sa peau. Mais cette fois, on ne le laissa pas ouvrir la bouche. La grande main de l'homme l'empoigna par les cheveux et le força à baisser la tête vers ses bottes cirées.

- Chidley Bayard ! lui cria ce salaud dans l'oreille. Retiens-le, cette fois, gamin.

Il leva le poing pour le frapper à nouveau.

- Assez, s'interposa la jeune femme. Tout ce sang m'incommoderai et je vais bientôt rendre mon déjeuner...

Si sa silhouette fine, soulignée par une robe bleue, paraissait écrasée par la présence de la montagne, sa voix tranchait l'air comme au couteau. Jack l'observait du coin de l'oeil, mais n'osait pas lâcher du regard son adversaire. Du sang lui coulait sur la lèvre et dans la bouche, et il eut envie de cracher au visage de Bayard.

Bayard, le marchand Français le mieux loti de Nassau. Les mois de mer lissaient les souvenirs comme les vagues avec le sable, pourtant cet homme était immanquablement marquant... Et il lui avait, sans savoir trop comment, manqué de respect.

Bayard sembla peser le pour et le contre, puis lâcha Jack qui chancela sur ses jambes. Il pria pour qu'elles le tiennent debout encore un peu, juste assez pour ne pas avoir la honte de s'effondrer devant cet homme qui pactisait avec le gouverneur.

Bayard le dépassa, non sans lui envoyer un dernier coup d'épaule, et la jeune femme le suivit avec des traits figés. Son visage s'éclaira lorsqu'elle passa devant la torche, et Jack reconnut la serveuse de l'Old Avery. Celle-ci, après avoir vérifié que Bayard ne l'attendait pas, s'arrêta devant lui et lui tendit un mouchoir brodé.

- Allez voir Meg, elle vous hébergera pour la nuit, souffla-t-elle en ouvrant à peine les lèvres.

Jack voulut sourire, mais sa joue le tirailla et il avait la bouche pleine de sang. Il saisit le mouchoir et, avec une pensée pour la jolie broderie, essuya le sang qui lui coulait du nez.

La serveuse passa devant lui.

– Attendez, grommela Jack.

Mais elle n'attendit pas et s'évapora dans la nuit à la suite de cette enflure de Bayard.

Jack poussa la porte de l'Old Avery juste après que la cloche du couvre-feu ne sonne. La taverne était vide et sombre, seulement allumée de quelques bougies que Meg s'affairait à éteindre. Lorsqu'elle entendit la porte s'ouvrir, elle dit sans se retourner :

– Z'avez pas entendu les cloches ? C'est fermé, on sert plus à cette heure.

– Même pour un vieil ami ?

Elle se retourna, surprise, et son visage sévère se fendit d'un sourire lorsqu'elle reconnut Jack.

– Où est-ce que tu t'es encore fourré, toi ?

– Une simple boutade, rien de grave.

– C'est jamais grave, avec toi, gronda Meg en lui servant un reste de soupe. Assis, ordonna t-elle en indiquant les tables, tu tiens à peine debout.

Il se laissa tomber sur une chaise, retrouvant enfin un semblant de l'ancienne Nassau. Meg lui servit une écuelle pleine, qu'il dévora avec appétit : même froid, le ragoût de Meg portait toutes les saveurs de la maison.

– Si tu ne m'en veux pas, je vais me coucher tôt. La journée a été... Longue.

– On parlera demain, approuva Meg en soufflant les dernières bougies. Tu peux te mettre dans la chambre de service.

Monter les marches jusqu'à l'étage fut une épreuve : arrivé en haut, il traversa la salle de réception pour pousser la porte d'une minuscule chambre, réservée au personnel. Ses jambes flageolaient dangereusement.

Il s'affala sur le petit lit et s'endormit les sourcils froncés, songeant à cette jeune femme qui avait pansé ses blessures, quelques mois plus tôt. Il ne lui avait même pas redemandé son nom.



LE ROI DES PIRATES

« ... pendu haut et court jusqu'à ce que mort s'ensuive. »

La foule massée devant le Fort métamorphosait la place publique en une mer houleuse, ruant de cris et de crachats. Qu'ils insultent le gouverneur ou le condamné, qu'importe, leur salive se mélangeait si bien qu'on n'entendit plus le discours de l'officier.

Tout Nassau s'était rassemblé pour voir son chef officieux mourir. Le matin était doux, un soleil d'hiver réchauffait le bas de la falaise grise et portait une lumière froide sur l'estrade où Henry Jennings se tenait, raide comme un cadavre. Les têtes qui se pressaient autour de Mary l'empêchaient de distinguer son visage, et on la bouscula plus d'une fois lorsqu'elle tenta de s'approcher.

Autant rester en retrait. La mort, elle l'avait déjà vue. La guerre avait emporté d'elle ce qu'il y avait de meilleur, et elle ne tenait pas à rester là... Mais quelque chose en elle remuait à la vue d'une exécution. Et cette chose ne la lâchait pas : elle coulait dans son corps comme son propre sang, lui coupait le souffle et obstruait sa gorge. Elle ne connaissait pas cet homme qui allait mourir, mais n'en ressentait pas moins un remords viscéral qui la poussait à le regarder, au milieu de toutes ces boules de haine qui hurlaient leur bile.

Le chef de Nassau mort, Woodes Rogers aurait la main-mise sur la ville, car c'était la menace pirate qui s'éteignait avec Jennings. Le gouverneur devait d'avance se frotter les mains : sa mort serait un vrai soulagement pour lui. Pas pour Mary.

Elle n'avait vendu personne, pas même Pierre, de peur que Jerrell n'en pâtisse. Elle avait déjà assez de mal à s'intégrer aux brigades comme ça, trahir ses anciens alliés n'aurait aidé en rien. Mary ne courait pas après les faveurs ni les biens matériels. En fait, elle ne s'était jamais sentie aussi vide que lorsqu'elle avait rejoint les troupes supervisées par Hornigold. Un traître pour commander des traîtres.

Mary étira son bras gauche, où le muscle endolori roulait difficilement. Son avant-bras lui cuisait encore de la veille. En apprenant la mort de son ancien allié Teach, Hornigold avait balayé la table d'un revers de bras, projetant une tasse de thé fumante sur tout ce qui se trouvait autour, y compris Mary qui huilait son mousquet dans un coin de la pièce.

- ... derniers mots... pirate.

Le condamné se redressa un peu, mais impossible de distinguer son expression. Elle n'entendit pas ses derniers mots. Elle le vit seulement suffoquer, le poids de son propre-corps l'étouffant, et ses pieds se tordre, se battre comme le feraient ses mains si elles avaient été détachées.

Mary fuit avec la foule qui se dissipait déjà. Le silence était presque complet, laissant entendre les gargouillis de Jennings tandis que sa peau se violaçait. Pas besoin de le voir : les images des hommes pendus, Tuniques jaunes, pirates ou Anglais, qu'elle avait vues au cours de sa vie s'allumaient sous ses paupières.

Pourquoi était-elle allée voir ça ? Pas parce que la présence des sujets du roi était requise, ni par curiosité, ni par délectation. La pendaison avait été annoncée la veille pour le lendemain et le gouverneur avait suspendu les activités du jour pour que tout le monde puisse venir voir le chef de la ville mourir. L'absurdité dansait avec l'incrédulité.

Elle comprit soudain : les remords, cette même incertitude qui l'avait guidée jusqu'à Hornigold et qui à présent la poussait dans l'autre sens. Des vents contraires s'acharnaient dans sa tête. Était-elle condamnée à errer d'un camp à l'autre, sans jamais trouver sa place dans cette guerre sans fin ?

Elle s'engouffra tête baissée dans le Fort – si l'on pouvait toujours l'appeler ainsi étant donné sa rénovation embourbée, et se fit arrêter net par un soldat posté sous l'arche d'entrée.

– Votre nom, soldat ?

– Willy Read. Et je ne suis pas soldat.

Il vérifia son nom sur une liste et le griffonna.

– Maintenant, vous l'êtes, dit-il en lui tendant un manteau rouge et un ceinturon.

Elle le dévisagea en prenant la veste.

– Je ne suis soldat que depuis hier soir, dit-il en guise d'explication. Le gouverneur mobilise tous les sujets loyaux... C'est un honneur. Dès aujourd'hui, vous porterez l'uniforme de la Couronne et patrouillerez au même titre que la garde.

Un honneur, pensa Mary. L'honneur de remplacer ceux qui sont morts de la peste...

Elle reprit lentement son chemin jusqu'à son poste de travail. Elle n'avait pas rejoint les rangs du gouverneur pour faire la guerre, mais pour sauver sa peau. Elle était arrivée ici avec le sentiment que plus rien ne comptait, mais sa

rencontre avec Jerrell avait changé cette perspective : s'il lui arrivait malheur, elle ne se le pardonnerait pas. Elle avait intégré les rangs des pardonnés car elle n'était bonne qu'à tirer au mousquet et se battre à l'épée, ainsi qu'elle l'avait toujours fait, mais reprendre part à la guerre ne lui disait trop rien.

Elle avait donné son âme et sa vie pour l'armée de Grande-Bretagne, et s'était vue remerciée à coups de salaire misérable et de chômage prématuré. A l'époque, les choses ne lui paraissaient pas si terribles : elle n'aspirait pas à l'argent et désirait seulement vivre avec son mari dans leur auberge. Puis, quand il avait été malade...

Mary secoua la tête. Ne pas trop penser. Ne pas s'attarder sur le passé.

Elle regarda d'un œil sévère la veste rouge. Quitter l'armée maintenant n'apporterait rien de bon. Au pire, elle se ferait pendre pour trahison, au mieux, elle serait repoussée par les pirates et fouettée si elle se faisait attraper. Mieux valait faire profil bas et essayer de survivre encore, jusqu'au bon moment.

Le bon moment, sur un champ de bataille, c'est une fraction de seconde. Un instant où la cible vous quitte des yeux, une perturbation, une vibration dans l'air. Le vent qui tourne, une odeur, une larme qui tombe. Le bon moment, c'est celui où l'on peut tuer sans se faire tuer, voler sans se faire voir : ça ne marche que dans un sens, aussi faut-il bien le choisir.

Elle enfila la veste et boutonna les attaches dorées. Elle était loin d'être neuve : des taches brunes grossièrement lavées maculaient encore le tissu et il avait été brossé si fort qu'il s'effilochait par endroits. La dorure des boutons s'écaillait comme de la vieille peinture. Voilà, elle était une Tunique rouge.

Mary marchait avec les patrouilleurs, mousquet à l'épaule et foulard au cou, dans la poussière des rues de Nassau. Vers la plage, le sol se transformait en une terre fine, presque du sable, qui s'envolait au moindre pas et s'infiltrait jusque dans vos chausses.

La foule sur la place du Fort s'était dissipée, mais le corps de Jennings pendait toujours au gibet. Sans doute le laisserait-on là encore quelques heures, voire quelques jours, pour que le message soit clair dans toutes les têtes. Des goélands voraces s'arrachaient déjà des bouts du chef de Nassau, grinçant et criant dans une danse macabre.

– Coupez à gauche.

Le chef de patrouille, un vrai soldat que plusieurs années de service rendaient acariâtre, fit scinder le groupe en deux. Mary se retrouva dans une petite ruelle, talonnée par deux autres gardes qui tentaient d'imiter son pas de course. C'était mécanique : la régularité du geste lui revenait même des années après son service à l'armée. Ils dépassèrent plusieurs hommes au visage crasseux qui discutaient avec quelques femmes. Alors qu'elle allait tourner au coin pour rejoindre l'allée principale, une main fine lui saisit le poignet. Mary se retourna vivement, main sur la garde de son épée, et se crispa davantage en reconnaissant l'une de ces filles que Nassau transformait en catins.

– Tu es mignon toi, dit-elle d'une voix fluette.

Elle ne devait pas avoir plus de quinze ans. Sa robe à froufrous rouge lui donnait des allures de danseuse de flamenco, mais son teint évoquait plutôt les villes grises de Grande-Bretagne. Ses cheveux blonds emmêlés lui chatouillèrent le nez lorsqu'elle se pencha pour lui murmurer :

- Ça doit être difficile, d'être soldat. C'est un métier honorable, qui demande de la force et du courage... Tu dois avoir envie de te reposer un peu, non ?

- Non.

Elle allongeait langoureusement les syllabes, ce qui avait le don de lui taper sur les nerfs.

- Oh, mais tu parles ! J'aime cette voix grave, mon mignon. Quand je dis que tu as besoin de te reposer, j'exagère un peu, tu sais... Je crois savoir ce dont tu as besoin...

Elle approcha ses lèvres maigres, et comme sa main descendait contre le flanc de Mary, elle murmura encore :

- Je peux être à toi toute la nuit...

Mary se dégagea en s'efforçant de ne pas la brusquer. Un coup d'œil à ses camarades d'infortune lui apprit qu'ils étaient dans le même filet qu'elle, à ceci prêt qu'ils ne semblaient pas pressés de s'en dépêtrer. Ils roulaient des yeux gourmands devant trois paires de seins à peine voilés. Mary sentit sa gorge se serrer et elle recula d'un pas.

- Rentre chez toi.

- Mais, mon mignon...

- Dégage ! cria Mary en reculant encore. On veut pas de ce genre de choses, ici.

La gamine esquissa une révérence révélant bien trop de poitrine et sans se départir de son sourire insolent, lui fit un salut de la main.

Mary soupira et écrasa ses acolytes du regard. Comme ils ne bougeaient pas, elle s'approcha du groupe et saisit le premier par l'épaule. Il la repoussa et empoigna le sein d'une des catins. Celle-ci gloussa en lui donnant une petite tape sur la main.

- Hé, on ne touche pas !

- Je teste la marchandise, répliqua l'autre avec un sourire.

Mary leva les yeux au ciel et se plaça entre l'homme et la fille de joie.

- On est là dans un but précis, messieurs.

- Quoi, coller des affiches et se pavaner dans la rue ? Vire de là, Miss Nanny, où je t'en colle une.

- On a l'droit de s'amuser, renchérit l'autre.

- Et vous ferez un rapport au capitaine Hornigold en précisant combien les filles de Nassau sont bonnes à baiser ? cracha Mary. Épargnez-vous des ennuis, tous autant que vous êtes.

Elle toisa les filles d'un air mauvais.

- Vous aussi, dégagez de là. Ils n'en valent pas la peine.

- Je crois que tu te trompes, dit la fille à la robe rouge. Ils en ont plus que toi dans le pantalon, c'est sûr.

Les deux autres s'esclaffèrent en fredonnant « Miss Nanny, Miss Nanny, j'aime les gars et pas les filles, Miss Nanny, Miss Nanny, rentre ta bite dans ce trou-ci ». Mary en resta coite : ça n'était pas tant l'insulte qui la démangeait - ils la prenaient pour un homosexuel et ignoraient à quel point ils se trompaient - que le ton et les grimaces qu'on lui adressait.

Sa réaction première fut de frapper ces abrutis, mais si elle frappait ses camarades de patrouille, on la traînerait devant Hornigold, ou même devant le gouverneur pour insubordination, et son expérience du fouet lui avait passé l'envie d'enfreindre les règles. Elle ne devait pas se faire remarquer, mais se laisser traiter de la sorte était au-dessus de ses forces.

Lorsqu'elle sentit une main grimper sur sa poitrine, elle frappa droit devant elle, claquant la joue de la catin. Celle-ci se tourna vers elle, l'air furieux mais aussi surpris, la bouche

en « O ». Elle chuchota quelque chose à ses amies et elles décampèrent plus loin, jetant des coups d'œil curieux à Mary. Avait-elle senti ses seins, sous la veste ? Prise d'un doute énorme, la paume encore palpitante du coup qu'elle avait donné, elle fendit la ruelle d'un pas rapide. Les deux imbéciles qui lui servaient de patrouille lui emboîtèrent le pas, et tandis qu'ils remontaient l'allée, elle les entendit rire dans son dos.

Elle avait honte de ce qu'elle avait fait : elle s'était habituée à plus de contrôle de ses émotions. En mer, aucune erreur n'était permise. Ici, elle s'était ramollie, s'était rendue vulnérable. Elle serra les dents en entendant les deux idiots chanter dans son dos « Miss Nanny, Miss Nanny, j'ai pas de poils au zizi » et s'efforça de rester impassible.

Ils dépassèrent la taverne de l'Old Avery, qu'une forte agitation faisait paraître plus bondée que d'habitude. Mary attrapa des bribes de conversations : « Mort atroce », « Qu'allons-nous faire, si... », « Tout va changer, maintenant ». Autant de mots inquiétants prononcés par des voix graves, ternes ou colériques. Elle pensa qu'on parlait de la mort de Jennings, lorsque son oreille entendit « Pauvre Teach... ». Il s'est bien battu, Barbe-Noire, disait-on de part et d'autre.

Tôt ce matin, on avait envoyé plusieurs patrouilles pour coller des affiches. Mary fouilla la rue du regard et s'approcha d'un poteau à attacher les chevaux : un parchemin jauni, de ceux que l'humidité avait rendu inutilisable pour des fins diplomatiques, avait été épinglé par un clou.

Le lieutenant Robert Maynard, au service de sa Majesté le roi George Ier de Grande-Bretagne et d'Irlande, a capturé

*dans la matinée du 22 novembre de l'an 1718 le très
recherché capitaine Edward Teach, aussi connu sous le nom
de Barbe-Noire, dit roi des pirates.*

*Après une victoire décisive sur le navire volé, le lieutenant
Maynard a mis un terme aux exactions de ce pêcheur que
même l'amnistie gracieusement octroyée par notre bon roi
George 1er de Grande-Bretagne et d'Irlande n'a su faire
entendre raison.*

Mary haussa un sourcil. Le roi des pirates, Barbe-Noire ?
S'il était respecté de tous pour ses bienfaits envers Nassau
– du moins, d'après ce qu'elle avait compris en travaillant
pour Pierre, les pirates ne le considéraient pas comme leur
roi, à plus forte raison car ils rejetaient toute forme de
hiérarchie. Néanmoins, un seul pirate avait hérité de ce
titre pompeux, et on avait donné son nom à la taverne qui
se tenait derrière Mary.

Finalement, elle lâcha l'annonce et haussa les épaules.
Pour elle, ça ne changeait pas grand-chose. Elle était
toujours coincée dans l'armée et entre les idiots de la garde
et les brutes rebelles, elle ne savait plus trop qui valait
mieux que qui. Qu'un chef des voleurs meure accélérerait
juste l'échéance : bientôt, cette guerre contre la piraterie
serait terminée, les derniers rebelles se rendraient et les
pendaisons cesseraient. On renverrait les troupes à
Londres ou Philadelphie, et elle serait libre de décider
quelle direction prendrait sa vie.